

Les nouveaux Che Guevara du théâtre

SCÈNES « Drarrrie in the night », de Fikry El Azzouzi, Junior Mthombeni et Cesar Janssens au KVS

CRITIQUE
Mohamed Ali dans *Rumble in da jungle*, les Black Panthers dans *Malcolm X*, et bientôt Winnie Mandela ou le guérillero Abdelkrim al-Khattabi : c'est peu dire que Junior Mthombeni, Fikry El Azzouzi et

Cesar Janssens ont la fibre révolutionnaire. Attention, ces Che Guevara n'ont pas la révolte nostalgique mais ancrent leurs modèles dans la Belgique d'aujourd'hui pour réinventer notre rapport au théâtre, à la ville et à son métissage. « On ne

cherche pas à faire de Malcolm X un musée mais une matière vivante, se demander ce que serait Malcolm X dans Bruxelles aujourd'hui, s'enflamme Fikry El Azzouzi. On essaie de regarder le passé avec nos propres yeux, de décoloniser l'Histoire. »

À ses côtés, le dramaturge Gerardo Salinas renchérit : « Pendant longtemps, on a entendu que l'Histoire était écrite et que, maintenant, il fallait juste l'accepter. Qu'il ne nous reste plus qu'à consommer, mais nous voulons casser cela. On ne s'intéresse pas à la biographie de Malcolm X mais au fait que cet homme a pris le pouvoir et que nous aussi, nous avons le pouvoir, s'exclame le dramaturge argentin. En Amérique du Sud, si tu as quatre personnes autour d'une table, tu peux être sûr qu'au bout de dix minutes, elles sont en train de planifier une révolution. Mais ici, en Europe, il y a un certain cynisme. Or, il faut rêver ! »

Regardez, on est là...

S'emparer des rebelles de l'Histoire pour mettre le théâtre en mouvement et trouver un nouveau langage, plus en lien avec des communautés qui y sont encore largement sous-représentées, telle est la stratégie de ces boutefeux. À l'image de Malcolm X, leur nouvelle création met en scène des jeunes qui lèvent le poing pour dire : Regardez, on est là et on va se battre. Inspiré du roman à succès de Fikry El Azzouzi, *Drarrrie in the night* suit l'errance de quatre gamins à travers la ville et la nuit. Découverts, ils tuent le temps en roulant des mécaniques. On pourrait penser aux Barons de Nabil Ben Yadir sauf que ces quatre-là sont dans un trip plus autodestructeur. « C'est plutôt une sorte de *Trainspotting*, assez nihiliste. Ils vivent en Belgique mais ont des racines maghrébines et ne trouvent pas leur place dans la société. Ils ont un peu d'argent, un endroit où dormir mais n'ont pas d'avenir et finissent par se radicaliser, que ce soit

avec la religion ou la prise de drogue », commente l'auteur, lui-même ancien Drarrrie (d'après le surnom donné à ces jeunes en vadrouille).

Plongée à la fois réaliste et décalée dans le quotidien de ces jeunes, la pièce use aussi d'humour pour déconstruire ses personnages. « Ces jeunes se voient comme des superhéros mais, au bout de 15 minutes, il va commencer à pleuvoir, et la pluie lave tout, surtout les masques. Se confronter au monde extérieur va aussi briser les apparences. Ils parlent beaucoup des femmes mais les seules qu'ils connaissent sont leur mère. Alors, quand ils sont face à de vraies femmes, ils n'ont pas les mots. Ils sont bravaches en allant voir des prostituées, mais une fois là-bas, ils semblent rapetisser », décrit le dramaturge. Drarrrie a beau dresser un tableau noir de cette jeunesse, l'équipe n'en poursuit pas moins son exploration d'une société métissée, entre influences marocaines et culture urbaine.

« C'est comme la culture mexicaine à Los Angeles, ça crée un mix fantastique et des groupes comme Cypress Hill. Mais surtout, ce n'est pas, comme souvent, un metteur en scène "blanc" qui donne sa vision de cette population, mais une tranche même de cette population qui prend la scène et vous parle directement sans intermédiaire paternaliste. »

Que raconte-t-on ?

Cette ouverture aux nouvelles voix de la ville, branchée sur le poulx de Bruxelles, on la doit au directeur du KVS, Michael De Cock : « Ça ne sert à rien de faire une programmation et puis de se demander ensuite quelle diversité on met dedans ou de se contenter de mettre deux Marocains dans un Shakespeare, s'insurge le directeur flamand. C'est plutôt dès le départ qu'on doit se demander ce qu'on raconte et le reste suit. » ■

CATHERINE MAKEREEL

Du 2 au 9/2 au KVS, Bruxelles.



Plongée à la fois réaliste et décalée dans le quotidien de ces jeunes, la pièce use aussi d'humour pour déconstruire ses personnages.

© DANNY WILLEMS.